

Destin du Socialisme

Le mouvement des idées

par Léo MOULIN,
Professeur au Collège d'Europe (Bruges).

★

« L'histoire du mouvement socialiste sous la Troisième République est-elle celle d'une série de promesses trahies les unes après les autres ? » se demande Georges Lefranc, en conclusion de son dernier livre (1), le plus beau, le plus émouvant, le plus humain sans doute, de tous ceux qu'il a écrits (2).

Il poursuit : « Les socialistes avaient annoncé qu'ils mèneraient un triple combat :

Contre le *féodalisme du grand capital*. Ils l'ont mené, mais autour de leurs chefs, de nouvelles féodalités se sont constituées, sous la bannière des tendances adverses.

Contre la *charité et la philanthropie des religions*, auxquelles ils voulaient substituer la volonté de justice. Ils l'ont tenté, mais ils n'ont pu empêcher que ne s'instaure parfois un véritable paternalisme d'Etat.

Contre le *romantisme des hommes de 1848*, rendu responsable de leur échec. Ils ont voulu étudier les faits, et d'abord les faits économiques. Mais ils se sont contentés de quelques schémas de plus en plus sommaires, rapidement dépassés par une évolution de plus en plus complexe. »

Et encore : « La triple espérance qu'apportait le socialisme n'a pas été mieux tenue, ni celle d'une cité fraternelle..., ni celle d'une libération de l'homme..., ni celle d'une totale régénération des valeurs et de la création d'un nouvel humanisme ».

Les causes de cette déception sont nombreuses : G. Lefranc, pour sa part, met l'accent (p. 392) sur « la faillite de la classe ouvrière (elle-même) et des espoirs mis en elle », sur le vieillissement de ses chefs (p. 393), sur l'intégration du mouvement socialiste dans la vie parlementaire [« Le

socialisme a cru conquérir le Parlement ; il a été conquis par lui » (p. 393), point où il rejoint R. Milibrand (3), du moins quant au diagnostic], mais je crois que le problème mériterait plus que les deux pages qu'il y consacre, même si celles-ci résument, comme c'est le cas, une documentation immense et parfaitement dominée, une expérience incomparable du mouvement ouvrier, et une longue et douloureuse réflexion sur un thème qui, on le sent, bouleverse l'auteur.

Il faudrait se demander pour quelles raisons, dès la fin du siècle dernier, la sociale-démocratie allemande a fait mauvais accueil au révisionnisme de Bernstein, dont elle s'imbibait en fait ; pourquoi Kautsky rêvait d'organiser le prolétariat « comme les Jésuites du Paraguay (...) avaient organisé et gouverné les Indiens » ; pourquoi le social-démocrate Lénine, put développer, dès 1902, la thèse d'un parti unique, monolithique et totalitaire, sans se faire exclure de l'Internationale (4), alors que la SFIO faisait la vie dure à Charles Adler qui avait signalé l'apparition de tendances « nationales et socialistes » au sein du socialisme allemand, sans même essayer de savoir si celles-ci étaient réelles ou non (ce qui était la seule question à se poser) ; pourquoi le livre prophétique de Robert Michels

(1) Le mouvement socialiste sous la Troisième République (1875-1940). Payot, Paris, 1963, p. 391.

(2) F. Lefranc, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur agrégé d'histoire, spécialiste averti du mouvement syndical et ouvrier, a publié d'excellents ouvrages sur l'histoire du mouvement ouvrier en France des origines à nos jours (Paris, 1946). Le syndicalisme dans le monde (Paris, 1949). Les expériences syndicales en France de 1939 à 1950 (Paris, 1950). Les expériences syndicales internationales (Paris, 1952). L'histoire du Travail et des Travailleurs (Paris, 1957), etc.

(3) Parliamentary Socialism. A study in the positions of Labour, Londres, 1962.

(4) K. Papaioannou, La fondation du totalitarisme, Res Publica, n° 4, 1962.

ne fut pas compris et pourquoi furent rejetées dans les ténèbres extérieures les vaticinations de Sorel qui avaient au moins le mérite de mettre l'accent sur certains aspects du tragique humain que le mouvement socialiste ignorait et voulait ignorer (5).

Je ne cite que des faits antérieurs à 1914, pour montrer que la crise du socialisme a des sources lointaines. Mais à la suite de Max Eastman (6), d'A. Rossi (7), de M. Drachkovitch (8), de Jeanne Hersch (9), d'André Philip (10), de Michel Collinet (11), et de tant d'autres, tout aussi insoupçonnables (du point de vue socialiste), il faudrait se demander pour quelles raisons le diagnostic des partis socialistes sur la nature exacte de phénomènes tels que le bolchévisme — dont ils ne comprirent pas la nature essentiellement totalitaire (12) — le fascisme — où ils ne virent qu'un « ultime sursaut du capitalisme moribond » — la crise économique de 1929, la guerre, la décolonisation, l'impérialisme (13), l'actuelle métamorphose du monde moderne, etc., fut si souvent erroné durant la période de l'entre-deux-guerre, et l'est encore.

Il y a là une constante qui ne peut pas être un effet du hasard. Trouve-t-elle son origine dans la sacralisation (14) d'un certain marxisme, particulièrement appauvri, comme le croit Lucien Laurat (15), dans les contradictions ou les faiblesses doctrinales internes du marxisme, comme l'affirment Raymond Aron (16) et Kostas Papaioannou (17), ou encore, plus simplement, dans le fait qu'à bien des égards, le socialisme n'est plus, en 1964, que la réponse du XIX^e siècle aux problèmes du XIX^e siècle (mais alors se poserait la question de savoir quels facteurs exogènes ou endogènes ont bien pu le faire évoluer de la sorte) : il faudrait un gros ouvrage pour répondre à des questions aussi complexes, et je doute qu'il sorte de presse bientôt. En tout cas, ce ne sont pas les *New Fabian Essays*, de RHS Crossman, CAR Crosland, Denis Healy, et quelques autres (18), qui nous apportent la réponse, ni, moins encore, l'ouvrage de G. Mollet, *Bilan et Perspectives socialistes* (19), ni, cela va sans dire, celui de Maurice Schumann (20), ni même celui, combien émouvant, de Daniel Guérin rêvant encore au socialisme libertaire de sa jeunesse, et croyant à la jeunesse de ce socialisme (21). Ce n'est pas non plus le nouveau programme de la sociale-démocratie allemande, que Georges

Goriely fustige violemment — à son habitude — en le résumant en trois mots : « Masses et impuissance » (22), ni la paralysie actuelle du socialisme français depuis longtemps prévisible (23), ni l'incapacité durable de « gauches » françaises à se regrouper autour de quelques axes clairs et forts (mais la chose est-elle encore possible, sans confusion extrême ?), ni les dissensions féroces du socialisme italien, qui en est encore à faire, en 1964, sa « maladie infantile », ni le programme électoral du Labour Party qui mènera le Parti à la victoire, non parce qu'il est socialiste, mais parce qu'il est l'Opposition...

Sur ce point, les espoirs des chrétiens quant à un ressourcement du socialisme (24), à un « marxisme sans illusion » (25), à un « dépassement nécessaire du socialisme » (26), risquent fort d'être déçus.

Revenons à l'ouvrage de G. Lefranc : c'est un beau travail, le meilleur, je le répète, qui soit sorti

(5) G. Goriely, *Le pluralisme dramatique de Georges Sorel*, Paris, 1962.

(6) *Reflections on the Failure of Socialism*, New York, 1955.

(7) *Nascita e Avvento del Fascismo*, Florence (1950), pp. IX-LXXVII.

(8) *De Karl Marx à Léon Blum. La crise de la sociale-démocratie*, Genève, 1954.

(9) *Idéologies et réalités*, Paris, 1956.

(10) *Le socialisme trahi*, Paris, 1957.

(11) *La tragédie du marxisme*, Paris, (1948).

(12) Cf. entre autres les textes réunis par *Etudes. Revue du socialisme pluraliste*, n° 2-3, 1962, sur « Stalinsisme et déstalinisation ». Cf. aussi la préface de François Fetjô à l'ouvrage d'Imre Nagy, *Un communisme qui n'oublie pas l'homme*, Paris, 1957.

(13) John Strachey, *Le grand réveil*. Collection de la Revue *Preuves*, (1963).

(14) M. Liebmann, *L'héritage de Lassalle dans le socialisme de l'Allemagne impériale*. Revue de l'Institut de Sociologie, 3, 1958, p. 538, parle de la « canonization » de Marx et Lassalle : c'est le mot juste.

(15) *Le marxisme en faillite ?* Paris (1939) ; *Problèmes actuels du socialisme*, Paris (1955).

(16) *Réflexions sur l'idée socialiste*, *Preuves*, janvier 1964.

(17) Cf. les remarquables articles publiés dans *Le Contrat Social : Classes et lutte de classes*, 1961, n° 2 et 3 ; *La fondation du marxisme*, 1961, n° 6 et 1962, n° 1. *Classe et Parti*, 1963, n° 3 et 4.

(18) Londres, 1952. Cf. également P.T. Homan, *Socialist Thought in Great Britain*, in the *American Economic Review*, juin 1957, pp. 351-362.

(19) Coll. Tribune Libre. Plon, Paris, 1958.

(20) *Le vrai malaise des intellectuels de gauche*. Coll. Tribune Libre, Plon, Paris, 1957.

(21) *Jeunesse du socialisme libertaire. Essais*, Paris, M. Bièvre, 1959.

(22) in *Socialisme*, mai 1960.

(23) P. Rimbart, *Le Parti socialiste S.F.I.O.*, in *Socialisme*, mars 1957, pp. 127 à 140.

(24) Cf. *La Revue Nouvelle*, août-septembre 1957, articles de M. Laloire, J. Fosty, J. Delfosse, etc.

(25) S. Le Capitaine, *Economie et Humanisme*, mai-juin 1960.

(26) A. Birou, *Signification et limites du socialisme contemporain*, *Economie et Humanisme*, mai-juin 1961.

de la plume de cet homme laborieux et patient, objectif et humain. Sur ce que fut pour le socialisme la guerre de 1914-1918, qu'il ne prévint ni ne prévit pas, sinon théoriquement, qu'il ne comprit pas et qui le laissa imbibé pour toujours de nationalisme ; le grand schisme de 1920, le long piétinement de 1924-1933, l'échec du Front Populaire, ses vacillations au lendemain des accords de Munich, approuvés à l'unanimité, moins une voix, par le groupe parlementaire, Blum y compris (27), puis désavoués par la tendance communiste, menée par J. Zyromski, il est difficile d'être plus clair et plus solidement documenté que G. Lefranc.

Il a connu les hommes dont il parle : L. Herr, Marceau-Pivert, Zyromski, Blum, Déat, Soustelle, G. Monnet. Il a participé à leur action, il a partagé leurs espoirs, peut-être les partage-t-il encore, puisqu'il semble croire (p. 393) que la socialisation, phénomène général, irréversible, qui caractérise la société industrielle, en général, et la société américaine en particulier, s'identifie au socialisme. Il y a de bonnes raisons de penser qu'il n'en est rien, mais Georges Lefranc ne veut pas les

voir, parce qu'il croit encore à la « valeur mythique », à défaut de « valeur pratique » (p. 394), du socialisme, à sa vocation qui est de « défendre l'homme contre tout ce qui, dans la société l'écrase : hier, la grande industrie, l'exploitation coloniale, la guerre ; aujourd'hui, une technocratie qui se veut omnipotente et se croit omnisciente... », et qu'il croit que cette vocation, le socialisme des partis socialistes peut encore l'assurer. C'est cette nostalgie d'un socialisme largement humain, débarrassé de ses tentations technocratiques, qui rend ce livre si émouvant. Tous ceux qui, comme son auteur, et parfois à ses côtés, ont vécu le destin du socialisme des années 1930, liront ces pages douces-amères, comme on feuillette un album de famille. Ils y verront surgir leur jeunesse en traits surs et durement gravés, et pourtant comme effacés et déteints.

Janvier 1964

(27) L. Blum écrit, à la veille de l'entrevue : « La rencontre de Munich, c'est une brassée de bois, jetée dans le foyer sacré au moment où la flamme tombait ». Et le lendemain (1^{er} octobre) : « Le fléau s'éloigne. La vie est redevenue normale. On peut reprendre son travail et retrouver son sommeil, comment ne comprendrais-je pas ce sentiment de délivrance puisque je l'éprouve » (in G. Lefranc, *op. cit.*, pp. 363 et 364).

